

Jeux de miroirs critiques et enjeux éditoriaux dans le paratexte proustien des années cinquante

MIREILLE NATUREL
Université Sorbonne Nouvelle

Mireille NATUREL est maître de conférences émérite en littérature française à la Sorbonne nouvelle et titulaire d'une Habilitation à diriger des recherches. Elle a été responsable de l'équipe « Proust » du CRP 19 de la Sorbonne nouvelle, de 2012 à 2021. Elle fut Secrétaire générale de la Société des Amis de Marcel Proust (1999-2018) et directrice du *Bulletin Marcel Proust*. Elle est l'auteur de *Proust et Flaubert : un secret d'écriture* (Rodopi, 1999, rééd. 2007), *Proust et le fait littéraire* (Champion, 2010, rééd. 2012) et a publié les ouvrages collectifs *Proust et Alain-Fournier. La transgression des genres : 1913-1914* (Champion, 2017), *Littérature et médecine : le cas de Proust*, (Hermann, 2018).

Les années cinquante sont des années-charnière et des années paradoxales pour les lecteurs et les spécialistes de Proust puisqu'elles sanctifient le lieu, donc les données du réel, et découvrent parallèlement le *Contre Sainte-Beuve* qui dénonce l'approche biographique de l'œuvre. Par André Ferré, édition et géographie littéraire convergent. Conférences, albums, revues se font l'écho de ce phénomène où texte et photographie sont indissociables et orientent la lecture et l'interprétation de l'œuvre.

Géographie proustienne, sacralisation du lieu, approche biographique, années Cinquante

Par « années cinquante », nous entendons cette période qui va de l'édition de *Jean Santeuil* en 1952, du *Contre Sainte-Beuve* en 1954 par Bernard de Fallois, de la *Recherche* dans la collection « Bibliothèque de La Pléiade », par Pierre Clarac et André Ferré en la même année 1954, à la réédition des deux premières œuvres par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, dans « La Pléiade » en 1971, année du centenaire de la naissance de Marcel Proust. Cette double décennie est celle de l'enthousiasme dans la sphère proustienne, enthousiasme qui se traduit par des publications, ainsi les ouvrages d'André Ferré dans le domaine de la géographie littéraire ; des revues qui illustrent l'intérêt accordé au lieu, la naissance d'un lieu de mémoire, Illiers, qui devient un lieu de culte, celle d'une association-société savante, la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, qui a son siège au sein du village. Le lieu est ainsi valorisé - dans une identification fascinante mais trompeuse entre réalité et fiction - à travers les conférences, les albums, les manuels scolaires, les publications de manuscrits. L'interprétation de l'œuvre

en découle ; le lecteur est influencé. Nous suivrons plus particulièrement le destin d'un fragment, « Les Sources du Loir », de sa première apparition dans une revue en 1959 à sa réapparition dans *Les Soixante-quinze feuillets* (Proust 2021) fragment emblématique de l'œuvre par sa symbolique.

La première édition de la *Recherche* dans « La Pléiade » s'ouvre sur une Préface d'André Maurois dans laquelle nous relevons cette affirmation : « De quoi se composait l'univers connu de lui ? D'une petite ville de la Beauce, Illiers, où il avait, pendant toute son enfance, passé en famille des vacances ; de ses grands-parents, de son père, de sa mère, de son frère, de ses oncles et tantes ; de ses voisins de campagne. [...] » (Proust 1954, 8). La vérité biographique est déformée : Marcel Proust n'a pas passé pendant toute son enfance ses vacances à Illiers ; son grand-père était déjà décédé, et il n'avait qu'une tante et un oncle dans le village beauceron. Ce «brouillage» biographique est en fait celui de l'œuvre. Le processus est enclenché : une réalité se construit à partir de la fiction. D'autre part, on le sait maintenant, Combray ne peut s'identifier exclusivement à Illiers. Mais à cette époque, c'est à Illiers – qui ne devient Illiers-Combray qu'en 1971 – que se construit l'univers proustien. L'appellation « Illiers-Combray » viendra légaliser cet excès interprétatif. La « Note sur le texte de cette édition » commence par se pencher sur la question de l'établissement du texte. Elle distingue les œuvres publiées du vivant de Proust et les autres, soulignant que des tierces personnes sont intervenues pour apporter des corrections au texte de l'écrivain, parlant de « réviseurs anonymes » (Proust 1954, XXIV) dans les éditions, venant s'ajouter aux « interventions étrangères » (Proust 1954, XXIV) sur le manuscrit.

Nous retenons de cette présentation très fouillée des problèmes d'établissement du texte, une remarque finale concernant le découpage des volumes car elle nous intéresse directement :

Le découpage des deux dernières parties d'*À la Recherche du Temps perdu* en volumes, chapitres et paragraphes, tel que les éditions antérieures le présentent, comporte une part d'arbitraire. Le titre d'*Albertine disparue* ne se trouve nulle part dans le manuscrit, ni même dans aucune lettre de Proust. [...] Rien même n'indique dans le manuscrit où finissent la *Prisonnière* et la *Fugitive*, où commencent la *Fugitive* et le *Temps retrouvé* (Proust 1954, XXXV)¹.

« Les Sources de la Vivonne » que nous mentionnerons dans notre dernière partie témoignent de cette incertitude éditoriale. Dans l'édition NRF, le passage se trouve dans *Albertine disparue*, (Proust 1925, 206) ; dans la première édition de La

¹ La note**** précise : « Dans le Cahier XVIII, p. 107, en face des mots : « En roulant les tristes pensées... » (p. 866 de notre tome III), on lit : «Début du 2^e volume du *Temps retrouvé*» ; mais cette note est d'une main étrangère. »

Pléiade, il a été transféré au *Temps retrouvé* (Proust 1954, 693) ; dans la deuxième édition de La Pléiade, sous la direction de Jean-Yves Tadié, il figure à nouveau dans *Albertine disparue* (Proust 1987-89, 268).

André Ferré, géographe-éditeur littéraire

Le nom d'André Ferré² reste associé, pour les proustiens, à la première édition de la *Recherche* dans La Pléiade en 1954. On sait peut-être moins qu'André Ferré fut d'abord un géographe, précurseur de ce que nous appelons aujourd'hui la géographie littéraire (Collot 2014). André Ferré fait sa thèse sur « La géographie de Marcel Proust » ; il la transforme en un livre, publié en 1939, avec le même titre accompagné d'un « index des noms de lieux et des termes géographiques ». Il publie en 1946 l'ouvrage intitulé *Géographie littéraire*. Il souligne que si jusqu'alors la *Recherche* était connue pour sa dimension psychologique et sa dimension historique, les faits de géographie physique et humaine y ont également leur importance.

André Ferré commence par étudier « l'esprit géographique chez Marcel Proust ». Les occurrences du terme « géographie » et de ses dérivés ne sont pas significatives. Ferré s'intéresse au contenu géographique du récit de Proust et se propose d'étudier « les méthodes de la géographie proustienne ». Chez Proust, la perception se fait soit par le souvenir, soit par l'imagination ; c'est pourquoi la géographie est psychologique, subjective et impressionniste. Le fondement même de la géographie est le voyage ; Ferré en analyse les finalités et les modalités. Il souligne notamment l'importance des guides et des indicateurs de chemin de fer dans la préparation du voyage, à la fois pour leur fonction utilitaire et pour leur capacité à faire rêver. En effet, même si la géographie proustienne est souvent projection dans un imaginaire, elle est aussi découverte du lieu réel, avec la problématique que cela sous-tend (nécessaire adaptation par l'habitude). Ferré parle d'« expérience géographique » dont l'une des composantes est le mode de locomotion, analyse ce qu'il appelle « l'information géographique », autrement dit les moyens d'information évoqués précédemment, entremêlant commentaires littéraires (la dimension déceptive du voyage, le rapport entre le voyage et l'amour, le pays et la femme désirée, la connaissance réciproque de l'un par l'autre) et considérations géographiques. André Ferré s'interroge également sur ce qu'il appelle « l'imagination géographique » de Proust. L'envie de connaître un nouveau lieu peut être suscitée par la vue d'une œuvre d'art, la lecture d'un ouvrage, une intonation, une

² Une partie de ce passage a été publiée dans « Proust y la geografia literaria. De la iconografia al manuscrito », sous la responsabilité de Francisco Salaris Banegas, Vol. 12 Núm. 19 (2021). Dossier : Proust en otras literaturas. A 150 años de su Nacimiento.

saison, mais c'est surtout le nom (le toponyme) qui suscite le désir et la représentation imaginaire du lieu. Marcel Proust n'est pas du côté de l'observation mais du côté de l'imagination. André Ferré a une formule percutante pour définir la position de l'écrivain : « S'il est vrai que Balzac fait concurrence à l'état-civil, on pourrait dire de la même façon que Marcel Proust fait concurrence au cadastre » (Ferré 1939, 41). Mais ne nous y trompons pas, il s'agit, comme le dit encore Ferré, d'une « géographie romancée ». La géographie que construit Proust s'exerce sur de micro-espaces, ce qu'il aime appeler « les pays », notion peut-être empruntée à George Sand et plus particulièrement aux *Maîtres sonneurs* dont l'intrigue revient à opposer deux « pays », le Berry et le Bourbonnais que ceux-ci soient maritimes ou terrestres (Naturel 2017, 113-121). L'espace construit, reconstruit, obéit à une logique interne, que matérialisent les croquis et cartes fournis par André Ferré. Ainsi un schéma des communications ferroviaires du pays de Balbec est intégré avec une légende qui permet de distinguer les Grandes lignes du réseau de l'Ouest, les Lignes de la Compagnie des Tramways du Sud de la Normandie, l'ancien tracé, les stations, les points terminus. En même temps, se profile une symbolique du paysage, notamment dans la structuration de l'univers de Combray en deux côtés. Ferré résume la méthode géographique de Proust en trois mots ; « information, imagination et invention » (Ferré 1939, 45). Il souligne en particulier l'esprit de synthèse de Proust qui, à partir d'un détail, fait ressurgir un territoire – mais n'est-ce pas là une conformité à sa pratique d'écriture en général ?

Le Second chapitre s'intitule « Les données géographiques dans *À la recherche du temps perdu* ». Le sujet premier de la géographie est le paysage. André Ferré affirme que le paysage n'occupe pas une place prépondérante dans la *Recherche* et qu'il est toujours cité de façon fragmentaire. Keiichi Tsumori, dans *Proust et le paysage*, en montre les multiples facettes, en passant par un rapprochement avec l'architecture, à travers une référence à Ruskin, mais nous nous éloignons de la géographie littéraire (Tsumori 2014). André Ferré distingue à juste titre le rôle et la place du paysage : si la place est relativement limitée, le rôle est beaucoup plus important. Il est décor dans lequel évoluent les personnages, interaction avec la femme aimée, support des expériences privilégiées (les aubépines, la mare de Montjouvain, les clochers de Martinville, les trois arbres d'Hudimesnil). La conception du paysage chez Proust est plus esthétique que géographique et Ferré montre qu'il est très souvent cerné par un cadre (Ferré 1939, 66) mais est aussi l'objet d'une synthèse de fragments, se rapprochant alors des cartes géographiques. Et les commentaires de paysages peuvent être de nature géographique ; le paysage n'est pas que source de métaphorisation. Ferré distingue la géographie physique à laquelle Proust n'est pas insensible- il s'intéresse particulièrement au climat, au soleil, à la pluie, au vent- la

géographie maritime, la géographie humaine (le rapport de l'homme à son milieu, l'intérêt majeur pour la toponymie), « la géographie linguistique », désignée ainsi par Proust, qui comprend toutes les marques d'une appartenance à un terroir (vocabulaire, intonation), la géographie urbaine (avec un plan de Paris, indiquant rues et monuments). Le géographe s'interroge ensuite sur la localisation des « pays », démontrant qu'ici comme ailleurs le principe de création est celui de la multiplicité des sources. Il intègre un plan du village qui sera reproduit à l'infini par la suite, encore distribué par la Maison de tante Léonie-musée Marcel Proust à ses visiteurs. Les éléments retenus dans la légende sont la « Maison de Madame Amiot », « La haie d'aubépines », « Le pavillon », « La pièce d'eau », « La barrière » (Ferré 1939, 91). Le plan est évidemment beaucoup plus complet, faisant figurer les directions, les deux côtés, « vers Méréglise » et « vers Tansonville », les rues mentionnées dans l'œuvre de Proust, Rue Saint-Hilaire, Rue de l'Oiseau-Flesché, Rue des Fontaines, rue du Saint-Esprit, etc., l'ancienne église Saint-Hilaire (en grande partie détruite), l'Église St Jacques, la Place, le Pré Catelan, le Loir (future Vivonne), et deux lieux de passage, la passerelle et le raidillon. Ces deux noms communs doivent paraître bien anodins aux non-proustiens mais ils sont importants dans l'œuvre de Proust, la passerelle permettant de traverser le Loir/Vivonne, pour se rendre au Pré Catelan, le raidillon étant le petit chemin qui borde le Pré Catelan et qui porte les aubépines. Quant aux éléments retenus, ils placent le lecteur dans un climat de familiarité, de simplicité, avec une touche de mystère. Certes, ces éléments appartiennent à la réalité du village mais Proust ne respecte pas la topographie de celui-ci, peut-être simplement à cause de souvenirs déformés par le temps. Déformations phonétiques, déplacements topographiques que Ferré met en relief à partir de l'exemple des deux côtés : « Méséglise » est la transformation de « Méréglise », village qui ne situe pas dans la plaine mais dans un paysage montueux comme l'on voit dans le Perche, et qui est traversé par une rivière, la Thironne (elle donne son nom partiellement à la Vivonne), un affluent du Loir. Pour ce qui est de Balbec, Ferré s'intéresse à l'itinéraire en chemin de fer indiqué par Proust et totalement irréaliste. Il se plaît à fournir une carte du « pays de Balbec » (Ferré 1939, 103), sur laquelle il fait figurer exclusivement les noms de localités et les lignes de chemin de fer (réelles), grandes lignes et lignes transversales, avec les différentes stations du train d'une heure vingt. Ferré analyse dans le détail ces phénomènes de déplacement, de transfert, de transformation, de superposition. Ainsi Martinville est un hameau situé à 30 kms de Vieuvicq alors que dans l'œuvre le héros voit les clochers des deux villages en même temps ; Martainville – avec un « a » – est le nom d'un village du Calvados. L'expérience vécue par Proust avait porté dans la réalité sur les clochers de Caen et de Lisieux lors d'une promenade en automobile avec Agos-

tinelli, expérience relatée dans l'article « Impressions de route en automobile » paru dans *Le Figaro* du 19 novembre 1907. La création de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray (1947) par son appellation même et par le rituel qu'elle instaure en créant la Journée des aubépines participe à cette valorisation du lieu-source, objet de promenades parfaitement balisées mais aussi sujet de conférences multiples.

La transmission du savoir par la conférence

Les années cinquante voient une sacralisation de la conférence. Elle est unique dans sa périodicité annuelle ; elle obéit à un rituel. Sa sacralisation passe aussi par sa publication qui permet de la fixer pour l'éternité et de la diffuser à un public plus large. Pour la première Assemblée générale de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, en août 1947, Lucien Goron donne une conférence intitulée « L'Horizon de Combray », partiellement reproduite dans le premier *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray* qui voit le jour en 1950. Elle a été prononcée au Pré Catelan (propriété de Jules Amiot, l'oncle de Marcel Proust, devenu le parc de Tansonville dans la *Recherche*). Lucien Goron publie quelque temps après, *Le Combray de Marcel Proust et son horizon. Texte accompagné d'un album proustien*³, qui reprend le texte d'une conférence donnée à l'université de Toulouse, accompagnée d'une projection de diapositives. Le discours tenu sur les lieux réels est censé faciliter la compréhension de l'œuvre. Un deuxième fait est à souligner : Lucien Goron, comme le secrétaire général de la Société des Amis de Marcel Proust, Philibert-Louis Larcher, était un enfant du pays (il était en plus un petit-cousin de Marcel Proust). Ce retour au passé est chargé d'émotion. L'album est intitulé « Illiers-Combray et ses abords » et comporte vingt pages sur papier glacé. Il s'ouvre sur un « Fragment de la carte d'état-major des environs d'Illiers (échelle : 1/80 000^e) ». Suit un « Plan d'Illiers (établi par Lucien Goron) », identique à celui que l'on a déjà signalé dans l'ouvrage d'André Ferré. Vues aériennes et vues rapprochées s'entremêlent. Sont signalés « Le château réel de Tansonville », « Le véritable moulin de Montjouvin ». Les photographies sont sensibles, floutées, artistiques, nous plongeant dans un univers mi-réaliste, mi-onirique, avec une prédilection pour les gués, les passerelles, les champs, autrement dit ce qui signifie la proximité et la familiarité de la campagne autour d'Illiers. Les photographies de sujets aquatiques sont particulièrement réussies. Chaque photographie est illustrée d'une citation de l'œuvre. Si nous revenons au texte de la conférence, nous constatons la

³ Imprimerie Julia, Toulouse, sans date.

même précision que chez André Ferré dans la localisation du village d'Illiers (kilomètres, ligne ferroviaire, carte d'État-Major). Ceci étant posé, Goron s'intéresse aux « types de paysages qui composaient l'horizon familial de Marcel Proust enfant », estimant que l'écrivain est, dans l'ensemble, fidèle à la toponymie. À partir de la carte et de considérations géologiques, Goron dépeint ce qu'il appelle, comme Proust le fait dans son œuvre, « le pays », opposant Beauce et Perche. Il s'arrête sur l'épisode dit des clochers de Martinville et de Vieuvicq, en fournissant des données extrêmement précises : Proust a écrit ce passage à l'âge de quinze ans alors qu'il était très certainement à Illiers et qu'il rentrait de promenade dans la voiture « du docteur Barrois, proche voisin de l'oncle de Proust » auquel l'auteur de la *Recherche* a donné « le nom de là-bas, celui de Percepied ». Pour lui, les deux clochers de Martinville-le-Sec associés par Proust à celui de Vieuvicq sont les deux flèches de la cathédrale de Chartres. Outre la féodalité, ce qui retient l'attention de Lucien Goron à propos d'Illiers, ce sont les rues et les gués sur le Loir. D'autre part, pour lui, le premier modèle de la duchesse de Guermantes est la baronne de Goussencourt, châtelaine de Saint-Éman, qu'il voyait se rendre à l'église le dimanche. Et il conclut, en reprenant une réflexion de Marcel Proust, que pour comprendre un auteur, ce n'est pas sur les lieux où il a vécu et où il est mort qu'il faut aller le retrouver mais sur ceux qu'il a aimés et qui l'ont inspiré. Le texte s'achève avec une longue citation sur les deux côtés : le côté de Méséglise et le côté de Guermantes. Ces deux côtés sont vraiment la clé de voûte de la géographie proustienne, non seulement à l'échelle d'Illiers mais à celle de l'œuvre entière.

La transmission du savoir par le manuel scolaire

En cette période qui encourage le pèlerinage littéraire et les récits-témoignages, la mode est à l'iconique, car derrière la photographie, l'illustration, se cache le réel, support de la fiction. Cette mode de l'image appliquée au lieu de mémoire se retrouve dans le manuel scolaire dit « Lagarde et Michard », du nom de ses auteurs⁴. Proust occupe une place centrale et bénéficie de cahiers d'illustrations abondamment fournis. La première page⁵ - qui a pour légende, « À Illiers (Combray), où Marcel Proust enfant passait ses vacances » - comporte deux photographies de lieux en noir et blanc, « Pont sur le Loir (la Vivonne), que le narrateur traversait en allant «du côté de Guermantes» » et « Maison de tante Léonie. La fenêtre de gauche est celle de la chambre de Proust ». La maison paraît assez mal entretenue et la façade est recouverte de colombages, ce qui permet d'inscrire la photographie

⁴ XX^e siècle, Bordas 1962.

⁵ Au verso, le portrait de Marcel Proust par Jacques-Émile Blanche, en noir et blanc.

dans la période intermédiaire entre celle où les Proust venaient en vacances et celle de la restauration à l'ancienne. En effet, l'oncle Jules Amiot, passionné par l'Algérie, avait fait entourer les fenêtres de mosaïques à l'orientale, côté jardin. Les propriétaires suivants ont fait réapparaître les colombages avant que la Société des Amis de Marcel Proust ne restaure les mosaïques, afin que les visiteurs retrouvent la façade qu'a connue Proust. Un deuxième cahier d'images présente « la chambre de Proust à Illiers », des portraits dont deux funèbres, et différentes reproductions artistiques. Cette chambre a été fidèlement reconstituée d'après l'œuvre, comme l'ensemble des pièces de la maison. On constate donc que pour cette génération, Proust se confond avec Illiers (qui n'est en fait que le côté paternel) et les vues d'Illiers ont une importance primordiale, conçues comme modèles incontestables des paysages de « Combray » (réel et fictionnel se confondent : « le Loir » voisine avec « le narrateur »).

L'*Album Proust* de l'édition de La Pléiade (la première, celle de Pierre Clarac et André Ferré) voit le jour en 1965 ; l'iconographie est réunie et commentée par les mêmes Clarac et Ferré ; le volume comporte 412 illustrations. La section consacrée à Illiers s'ouvre sur la photographie, en pleine page, du panneau d'entrée dans la ville qui annonce : « Illiers. Le Combray de Marcel Proust ». Les reproductions de lieux et d'espaces sont innombrables, comportant de multiples vues pour les lieux les plus pittoresques, ainsi le Pré Catelan, la propriété de Mirougrain et le Loir. Des légendes précisent, comme dans l'album de Lucien Goron, qu'il s'agit du « vrai manoir de Tansonville » et du « vrai moulin de Montjouvin ». Il est néanmoins affirmé que « L'imagination du romancier a pris beaucoup de libertés avec la topographie » (Proust 1965, 51), preuves à l'appui.

Si nous revenons au « Lagarde et Michard » pour analyser le texte de présentation, dans le chapitre consacré à « Marcel Proust » (Lagarde-Michard 1962, 219-258), nous constatons qu'il s'ouvre par un paragraphe introductif intitulé « Un autre moi » qui mentionne immédiatement le *Contre Sainte-Beuve*. En effet, ce manuel qui s'inspire de la critique biographique est embarrassé par la prise de position de Proust qui, précisément, la dénonce. Après avoir cité une réflexion de Proust : « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. », le « Lagarde et Michard » revient à sa démarche traditionnelle et aborde successivement « La famille », « Les études », « La comédie humaine », « La maturité », « La collaboratrice inspirée », « La gloire », avant de passer à « La structure de l'œuvre » et très rapidement à « L'art de Marcel Proust ». Suivent de nombreux extraits dont le premier a comme titre « Un univers dans une tasse de thé » ce qui ne fait que conforter l'intérêt porté au lieu. Les auteurs du Lagarde et Michard ont du mal à se situer face aux

déclarations de Proust : « Ainsi donc, ce qu'il y eut en lui-même d'essentiel, c'est son œuvre qui nous le révélera, plus que son existence apparemment frivole et facile (au moins dans sa jeunesse), en réalité presque continûment douloureuse et tourmentée. » (Lagarde-Michard 1962, 219). Leur dénégation n'aboutit en fait qu'à une plongée renforcée dans le biographisme. D'autre part, lorsque la famille est présentée, il est dit que « Sa famille paternelle était originaire du village d'Illiers (le COMBRAY de la *Recherche du Temps perdu*) situé sur les bords du Loir (la VI-VONNE) au Sud-Ouest de Chartres. » (Lagarde-Michard 1962, 219), autrement dit s'établit une identification sans nuance des deux lieux. La non-différenciation entre le réel et le fictif est encore plus pittoresque quand il est dit que la famille Proust passait ses vacances d'été à Illiers, « autour de TANTE LÉONIE qui, avec sa fidèle FRANÇOISE (plus tard au service du narrateur et de ses parents), incarne les us et les coutumes de Combray. » (Lagarde et Michard 1962, 219).

D'un numéro de revue aux *Soixante-quinze feuillets*

C'est un numéro de revue qui, selon moi, assure la transition entre l'approche biographique et géographique traditionnelle des années cinquante et l'approche génétique qui voit le jour dans les années soixante-dix : il s'agit du numéro de la revue *Le Point*, Revue artistique et littéraire⁶, de 1959, consacré à l'« Univers de Proust ». Au sommaire, cinq entrées : « Lecteurs de Proust » de Bernard de Fallois, « Les Sources du Loir à Illiers » de Marcel Proust, « Rêves de Voyage » par André Ferré, « Les Clefs des Types et le Clavier des Thèmes chez Proust » par Georges Cattai, « Marcel Proust ou l'Angoisse Créatrice » par Robert Vigneron. Le nom-charnière est celui de Bernard de Fallois, celui qui en 1952 publie *Jean Santeuil* et en 1954 le *Contre Sainte-Beuve*. Le fragment-clé est « Les Sources du Loir », un fragment de Marcel Proust. Dès le premier article, celui de Bernard de Fallois, l'iconographie nous entraîne vers un nouvel univers, autrement dit vers un nouveau message. Immédiatement après le portrait en pieds de Proust au Jeu de Paume, à la sortie de l'exposition Vermeer, où il a vu le petit pan de mur jaune qui lui sert de modèle pour sa propre écriture et qui lui a inspiré la mort de l'écrivain Bergotte, vient une photographie du bureau de Marcel Proust, boulevard Haussmann, autrement dit le lieu de l'écriture. Nous découvrons ensuite la chambre à coucher de Marcel Proust, avec, nous dit la légende, « sur la table les cahiers de son grand ouvrage », puis son salon, avant d'en venir à des photographies d'Illiers, le village et la maison de tante Léonie. On termine avec des portraits de famille. Le

⁶ *Le Point*, Revue artistique et littéraire, « Univers de Proust », LV/LVI, 1959, Souillac (Lot) – Mulhouse.

paysage – celui d’Illiers, celui de l’enfance – est donc central ; mais la représentation de l’écriture est première.

Au milieu de ces articles de critique littéraire figure donc le fragment, « Les Sources du Loir ». Le texte introductif dit qu’il s’agit d’un texte inédit dont le manuscrit appartient à Claude Mauriac et qui semble contemporain de *Jean Santeuil*. Le titre de ce texte, dit-on, a été donné par Léon Pierre-Quint. Ce dernier est décédé pendant la rédaction de l’article qu’il était en train d’écrire pour le numéro du *Point*. Publier le fragment auquel il aurait donné un titre était peut-être une façon de lui rendre hommage. Mais c’est aussi une façon d’illustrer la géographie littéraire, le paysage bucolique de Combray avec ses arbres fruitiers en fleurs, ses oiseaux, le tout baignant dans une atmosphère de délicatesse. Toute cette description poétique de la nature mène vers l’évocation du but à atteindre lors des promenades, qui paraît être irréalisable et nous mener vers un « pays » lointain et mystérieux. La plus parfaite illustration en est la découverte des Sources du Loir. Celles-ci, fascinantes et incompréhensibles, dans leur petit lavoir rectangulaire, avec ses têtards et ses bulles, incarnent pour l’enfant le mystère et le sacré. Une petite photographie du Loir vient l’illustrer⁷.

Si Bernard de Fallois est resté célèbre dans le monde proustien pour ses deux éditions de *Jean Santeuil* et du *Contre Sainte-Beuve*, mentionnées précédemment, il est resté également célèbre par le mystère qu’il a créé en mentionnant dans sa préface du *Contre Sainte-Beuve* « soixante-quinze feuillets » qu’il a consultés et qui ont disparu par la suite (Proust 1954, 14). À la mort de celui-ci, en 2018, ils ont été retrouvés chez lui ; Nathalie Mauriac Dyer en a réalisé l’édition critique, *Les Soixante-quinze feuillets, et autres manuscrits inédits*, publiée en avril 2021. Celle-ci fait suivre la transcription des soixante-quinze feuillets d’extraits de Cahiers ou de manuscrits qui sont en lien avec les sujets évoqués dans les feuillets, notamment les Cahiers 3, 2, 1, 4, de 1909 à 1910. Ainsi le premier texte cité qui fait partie des archives Fallois, intitulé « Le manuscrit de Belle-Île », est la plus ancienne version de l’épisode du baiser du soir ; elle précède celle de *Jean Santeuil*. Selon Nathalie Mauriac Dyer, les soixante-quinze feuillets ont été rédigés entre les premiers mois et l’automne 1908, peut-être même fin 1907 et constituent les premières pages de la *Recherche*. Ils s’inscriraient entre *Jean Santeuil*, abandonné en 1899 et le *Contre Sainte-Beuve*. Ils comportent six unités narratives : « Une soirée à la campagne », « Le côté de Villebon et le côté de Méséglise », « Séjour au bord de la mer », « Jeunes filles », « Noms nobles », « Venise », titres donnés par les éditeurs. Or, comme le constate Jean-Yves Tadié dans sa Préface, ces débuts sont clairement autobiographiques, la mère s’appelle « Jeanne », la grand-mère « Adèle », le narrateur « Marcel ». La pre-

⁷ Ce fragment faisait partie de la Vente Marie-Claude Mante, 24 mai 2018. Il daterait en fait de 1908.

mière unité narrative, « Une soirée à la campagne », dépeint la vie familiale dans une maison à la campagne qui ressemble beaucoup à la future « maison de tante Léonie » ; on y trouve déjà les tours de jardin de la grand-mère (prénommée alors Adèle), la scène du baiser du soir, la scène de la séparation qui est une version bien différente de celle de l'œuvre publiée (l'épisode des aubépines) : ici c'est Robert qui ne veut pas se séparer de son chevreau. Mais les formulations sont similaires : « Mon pauvre petit chevreau, ce n'est pas toi qui chercherais à me faire de la peine, à me séparer de ceux que j'aime. » (Proust 2021, 47) La deuxième unité textuelle a pour sujet : « Le côté de Villebon et le côté de Méséglise » (Proust 2021, 53-68) et à travers elle nous revenons à la géographie littéraire. Dès la première phrase, on est immergé dans une réalité différente de celle que l'on connaît en tant que lecteur de la *Recherche*. Le narrateur accède au côté de Villebon en voiture avec son mécanicien (il est donc adulte) et ce à partir de Chartres, en prenant la route de Nogent-le-Rotrou. Dans l'œuvre publiée, le héros-enfant arrive, avec sa famille, en train, à Combray (Illiers). Dans les feuillets retrouvés, les promenades familiales se font sur les routes, notamment la route de Bonneval. Paradoxalement cette version qui est la plus ancienne donne une impression de modernité, par l'allusion à l'automobile mais aussi par la précision descriptive. Il y a encore cette fascination vers un ailleurs inconnu et rêvé, que l'on a vu dans le fragment « Les Sources du Loir ». Les deux côtés n'ont pas encore été créés en tant que tels ; certes Villebon est un but à atteindre mais il n'est pas encore Guermentes ; le côté de Méséglise fait son apparition. Dans un développement ajouté, les deux côtés, celui de Villebon et celui de Méséglise sont mis en parallèle et opposés comme l'Orient et l'Occident. Nathalie Mauriac Dyer estime que cet ensemble qui concerne les deux côtés⁸ est le plus travaillé des soixante-quinze feuillets. Il est en effet l'objet de plusieurs réécritures internes. Si l'on voit se mettre en place, après plusieurs tâtonnements, le binarisme des deux côtés, on constate également que l'auteur à ce stade est très sensible à ce qui fait le socle de la géographie (les routes – notamment celle de Bonneval qui ne réapparaîtra pas par la suite-, les coteaux, le jardin de l'oncle différencié du parc, le bouquet de bois, le petit pont de bois et le grand pont de pierre, etc.) et de la botanique (les multiples fleurs que nous retrouverons dans « Combray », notamment l'aubépine rose, mais aussi les fruits, ainsi les fraises). La couleur bleue est omniprésente et dans ce paysage, un élément se détache, par son caractère obsédant, il s'agit d'une allée d'arbres que la famille emprunte lors des promenades et qui ne va cesser de hanter le narrateur.

⁸ Voir l'étude magistrale de CLAUDINE QUÉMAR, « Sur deux versions anciennes des "côtés" de Combray » avec plans d'Illiers et manuscrits, *Cahiers Marcel Proust*, 7, Études proustiennes II, NRF Gallimard, 1975, pp. 159-282.

L'autre intérêt de cet ensemble est qu'il mentionne les « Sources du Loir » à deux reprises : une première fois, f° 40, figure ce titre seul, accompagné d'une note de régie « en vue de l'intercalation du morceau correspondant » ; une seconde fois, sur le f° 51, apparaît l'indication : « Une fois nous avons poussé plus loin que d'habitude sur la route de Villebon, nous étions allés aux Sources du Loir. ». C'est donc sur ce folio 40 que devait s'intercaler le fragment cité dans *Le Point*. Les Sources du Loir/Les Sources de la Vivonne forment ce que j'appellerai un syntagme narratif mais aussi une unité textuelle isolée, comme en témoigne l'entrée du *Dictionnaire Marcel Proust* qui lui est consacrée. Son auteur, Jérôme Picon, rappelle que ce texte fut publié dans *Le Point* et qu'il fut repris dans le *Contre Sainte-Beuve* de La Pléiade, sous le titre « Voici la semaine [de Pâques]... » (Proust 1971, 414-417), dans la section intitulée « Au temps de *Jean Santeuil* ». Nous avons ici l'exemple d'une composition par prélèvement : Proust dispose d'un vivier d'unités textuelles qu'il déplace d'une œuvre à l'autre, qu'il fragmente en fonction des enjeux de l'œuvre. Du développement de prose poétique consacré au paysage, il ne retient que l'essentiel, la dimension symbolique des sources du Loir.

La revue a été un moyen de diffusion d'un morceau inédit, dans un contexte éditorial qui s'intéresse à « l'univers de Proust » et donc précisément au lieu. Il faudra attendre 1971 pour que le passage de prose poétique soit intégré dans un volume qui réunit des « essais et articles » après l'exposé du *Contre Sainte-Beuve*. Et il a fallu attendre la publication des *Soixante-quinze feuillets* en 2021 pour que l'on découvre son mode d'intégration dans les premières pages de la *Recherche*.

Conclusion

Les lieux, notamment Illiers devenu Illiers-Combray⁹, ont fasciné les premières générations de proustiens, amateurs comme spécialistes, suscitant des prises de vues qui immortalisaient les paysages et témoignaient de pratiques rituelles, celles du pèlerinage. Ces photographies en noir et blanc se retrouvent dans les collections des grands établissements de conservation (BnF, Jacques Doucet) autour de personnages emblématiques, Philibert-Louis Larcher notamment, secrétaire général de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray. Le lecteur des années cinquante est conditionné par les publications parallèles à l'œuvre, ouvrages critiques, revues, albums, et les pratiques de ritualisation, réunions, conférences. C'est d'abord à la Société des « Amis de Combray » que Lucien Goron s'adresse, lors de sa conférence à Illiers, pour exprimer son souci de préservation du Pré

⁹ En 2020 paraît, chez Gallimard, l'ouvrage-album de JEAN-PAUL HENRIET, ancien maire de Cabourg et cofondateur du Cercle littéraire proustien, *Proust et Cabourg*.

Catelan. Dans sa conférence de l'année suivante faite à Toulouse, il mentionne la Société des « Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray » et il a modifié son titre, passant de « L'Horizon de Combray » au « Combray de Marcel Proust et son horizon » ; c'est désormais l'œuvre qui l'emporte. Ces années cinquante sont des années-charnière et des années paradoxales puisqu'elles sanctifient le lieu, donc les données du réel, et découvrent parallèlement le *Contre Sainte-Beuve* qui dénonce l'approche biographique de l'œuvre.

Bibliographie

- Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, 1950-1988, puis *Bulletin Marcel Proust*, Société des Amis de Marcel Proust, Illiers-Combray.
- Le Point*, Revue artistique et littéraire, « Univers de Proust », LV/LVI, Souillac (Lot) – Mulhouse, 1959.
- BOUILLAGUET A. et ROGERS B.G. (dir.), (2014) *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Champion.
- COLLOT M., 2014, *Pour une géographie littéraire*, José Corti.
- GORON, L., *Le Combray de Marcel Proust et son horizon*. Texte accompagné d'un album proustien, Imprimerie Julia, Toulouse, sans date.
- LAGARDE ET MICHARD, (1962), *XX siècle. Les grands auteurs français. Anthologie et Histoire Littéraire*, Paris, Bordas.
- NATUREL, M., (2017), « Proust et *Les Maîtres sonneurs* de George Sand », *Bulletin Marcel Proust* n° 67, 113-121.
- NATUREL M., (2021), « Proust y la geografía literaria. De la iconografía al manuscrito », in BANEGAS F. S., *Proust en otras literaturas. A 150 años de su Nacimiento*, n. 19, 15-27.
- PROUST, M., (1954), *À la recherche du temps perdu*, 3 vol., sous la direction de Pierre Clarac et André Ferré, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade ».
- PROUST M., (1965), *Album Proust*. Iconographie réunie et commentée par Pierre Clarac et André Ferré, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- PROUST M., (1995), *À la recherche du temps perdu*, 4 vol., sous la direction de Jean-Yves Tadié, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, Gallimard, 1987-1989, rééd. vol. 4.

- PROUST M., (1971), *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, édition établie par Pierre Clarac, avec la collaboration d'Yves Sandre, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, Gallimard.
- Proust M., (1971), *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les jours*, édition établie par Pierre Clarac, avec la collaboration d'Yves Sandre, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, Gallimard.
- PROUST M., (2021), *Les Soixante-quinze feuillets, et autres manuscrits inédits*. Édition établie par Nathalie Mauriac Dyer, préface de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard.
- QUÉMAR, C., (1975), « Sur deux versions anciennes des «côtés» de Combray » avec plans d'Illiers et manuscrits, *Cahiers Marcel Proust*, 7, Études proustiennes II, Paris, Gallimard, 159-282.